

of the divine will. This fundamental conception of the role of prophets is reflected, for example, in Plato's characterization of them as *ἐρμηνευταὶ . . . παρὰ θεῶν ἀνθρώποις* (*Plt.* 290 c), and Strabo (16.2.39, 762) described *μάντιες* as *τὰ παρὰ τῶν θεῶν ἡμῖν ἐκφέροντες παραγγέλματα καὶ ἐπανορθώματα καὶ ζῶντες καὶ ἀποθάνοντες*. In one passage of the *Odyssey* the word *θεοπροπία* is in fact used to denote a message of supernatural origin and is accordingly distinguished from the more general term *ἀγγελία*. Telemachus, feigning scepticism before the suitors in regard to the likelihood of his father's return, declares at 1.414–416,

*οὔτ' οὐδ' ἀγγελίῃ ἔτι πείθομαι, εἴ ποθεν ἔλθοι,
οὔτε θεοπροπίης ἐμπάζομαι, ἦν τινα μήτηρ
ἔς μέγαρον καλέσασα θεοπρόπον ἐξερέηται.*

The conception of the prophet as a type of messenger is further evident from his traditional possession of the *σκῆπτρον*,⁷⁾ the technical term for which was *ἰθνητήριον*.⁸⁾ This mantic accoutrement was a mark of authority to speak in the gods' name, and as E. Benveniste has suggested, it probably had its origin in the traveller's or messenger's staff.⁹⁾ The two different types of figures designated by the term *θεοπρόπος* therefore have more in common with each other than at first meets the eye.

La diphtongue ai en Attique

Par J.-L. PERPILLOU, Mont-Saint-Aignan

Le rappel de quelques faits connus, et surtout l'examen de plusieurs passages d'Aristophane qui présentent des jeux répétés entre la diphtongue *ai* et la voyelle *ε*, conduisent à formuler l'hypothèse que la monophthongaison de *ai* est nettement plus ancienne en attique qu'il n'est communément admis.

§ 1. La tradition littéraire comme l'usage des inscriptions, où la diphtongue *ai* est maintenue graphiquement avec une grande constance au V^{ème} et au IV^{ème} siècles, pour ne pas parler de la

⁷⁾ Cf. *Od.* 11.91, *Aesch. Ag.* 1265.

⁸⁾ See Hsch. *Lex.*, s. v. *ἰθνητήριον* (416 Latte): *δ φέρουσιν οἱ μάντιες σκῆπτρον ἀπὸ δάφνης*.

⁹⁾ *Le vocabulaire des institutions indo-européennes* (Paris 1969) II. 32.

suite, conduisent à poser et à enseigner le maintien phonétique de cette diphtongue en attique à ces époques, à la différence du voisin béotien où les manifestations graphiques d'une monophthongaison en *e* apparaissent dès le V^{ème} siècle, cette évolution étant consommée au siècle suivant¹). La prosodie confirme massivement ce maintien (avec des réserves que l'on verra plus bas): mais c'est là traditionnellement le dernier bastion que pouvaient conserver une prononciation et une valeur métrique devenues totalement ou en partie obsolètes. Cette présence de *ai* comme diphtongue fait à ce point partie de notre vulgate phonologique de l'attique, que même un ouvrage qui sur de nombreux points vieillit très sensiblement, d'un, voire de deux siècles parfois, des évolutions phonétiques connues²), est sur ce point en net retrait par rapport à sa doctrine générale, concluant p. 198 que les quelques variations graphiques qu'il retient pour le IV^{ème} siècle (p. 101–102) indiquent un changement /ai/ > /ae:/ préparant pour la suite le passage /ae:/ > /ε:/.

§ 2. Or si l'on se pose encore aujourd'hui la question pour le IV^{ème} siècle, il se pourrait que l'affaire fût, dans la langue parlée, réglée déjà depuis le V^{ème} siècle.

On allègue plusieurs passages où la métrique impose dans *παλαιός* une brève, que la graphie par *ai* soit maintenue, ou que, chez Timothée, le témoin papyrologique (IV^{ème} siècle) porte *ε*: en tout état de cause, ces passages attesteraient, à travers la brève, une monophthongaison de *ai*.

Eur. *El.* 497 (*παλαιόν τε θησαύρισμα Διονύσου τόδε*) trimètre iambique à anapeste premier (cf. dans le même passage les v. 488, 496, 507 . . .). On observera que c'est aussi la scansion brève que Pearson recommande chez Sophocle *fr.* 870, 3: *Φοίβου τε παλαιόν κῆπον*. Cependant J. D. Denniston, dans son commentaire à *Electre* (Oxford, réimpr. 1968, p. 110) fait remarquer que ce seraient là les deux seuls exemples de cette quantité — pour laquelle il préconiserait alors la graphie *παλεός* — dans les trimètres tragiques. Cette observation de l'extrême rareté du phénomène dans le dialogue tragique semble indiquer de la part de cet auteur (malgré sa conclusion) un peu de suspicion. Mais lui-même alimente cette discussion en exemples de *ai* bref (avec la bibliographie afférente) provenant les uns du dialogue comique: *δείλαιος* chez Aristophane

¹) M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien* § 242, p. 230 sq.

²) S. T. Teodorsson, *The phonemic system of the attic dialect 400–340 B.C.*, Göteborg 1974.

(*Can.* 139, *Guépes* 40, *Plut.* 850: précisons que ces trois cas sont en fin de vers, où est requis un iambe pur), les autres provenant de passages anapestiques et lyriques aussi bien de la tragédie que de la comédie: ainsi

δείλαιος chez Eur. *Suppl.* 279, *Soph. Ant.* 1310 (ce dernier garanti par la *responsio*);

γηραιός Esch. *Pers.* 854 (garanti par la *responsio*);

γεραιός Eur. *Hipp.* 170, *Hec.* 64, *Suppl.* 43, *H.F.* 115, 446, 901;

ικταῖος Esch. *Suppl.* 385 (garanti par la *responsio*);

φιλαθήναιος Ar. *Guépes* 282 (garanti par la *responsio*).

Il n'est peut-être pas indifférent que le plus grand nombre de ces exemples se trouve chez Euripide, probablement plus proche contemporain d'Aristophane (bien que les dates extrêmes de la vie de ce dernier ne soient pas connues).

Resterait le cas de Ar. *Lys.* 988:

ὑπὸ τῆς ὁδοῦ; — Παλεός γὰρ ναὶ τὸν Κάστορα

trimètre iambique à anapeste premier, et anapeste en début de phrase. Ce passage a fait l'objet de la part de van Leeuwen d'une correction en *ἀλεός*, par référence à la glose d'Hésychius *ἀλεός* · ὁ μάταιος, ἄφρων, qui renvoie à Eschyle, cependant que la scholie *ad loc.* explique *παλεός* comme étant une forme de *ἀλεός* pourvue d'un π superflu et conclut: *τουτέστι λῆρος καὶ μάταιος*.

Il reste que la tradition ancienne a connu pour ce passage un *παλεός* qu'on peut alors garder en comprenant "archi-vieux, sénile, gâteux", les prytanes étant d'ordinaire représentés en vieillards et le messager spartiate venant précisément de s'enquérir de la *γερωχία* (v. 980). On aurait scrupule à arguer d'autorité, mais on rappellera que déjà Wilamowitz n'avait pas cru devoir lire ce passage autrement qu'avec *παλεός*, (ed. *Lysistrata*, Berlin, 1927, p. 178–179), auquel, étant donné le *κυσάνει* du v. 983, il donnait cependant un autre sens. A nos yeux le contraste entre *κυσάνει* (vocatif ironique) et *παλεός* (exclamation en a parte) est évidemment intentionnel, et en outre l'enchaînement sémantique de "vieux" à "sénile" puis "verrückt" paraît, psychologiquement, vraisemblable.

On se contentera, enfin, de citer le passage de Timothée (*Pers.* 90):

*οἰστρομανὲς παλεομί-
σημα πιστόν τ' ἀγκάλι-
σμα κλυσιδρομάδος αὔρας.*

Ces passages ne paraissent cependant pas décisifs à eux seuls, car outre qu'il peut s'agir d'abrègements purement métriques qui ne prouvent rien quant au sort phonétique de la diphtongue, on constatera que dans plusieurs cas c'est l'adjectif *παλαιός* qui est en cause, et que son antonyme *νέος* a pu contribuer à ce qui serait alors un simple accident lexical. Encore fallait-il cependant que la phonologie permît cet accident, qui n'aurait alors anticipé que de peu sur la résolution générale de *αι*.

§ 3. Or plusieurs indices donnent à penser que *αι* tendait dès le V^{ème} siècle à une prononciation /e/, de quantité apparemment brève, si tant est que la quantité fût demeurée pertinente en la circonstance. Ces indices ne résultent pas, comme les précédents, de l'interprétation de particularités prosodiques, mais du témoignage, interprété il est vrai, de la langue courante,

Le premier est bien connu et nous nous bornerons à répéter l'explication acceptée pour l'adjectif *φένᾱξ* "trompeur, imposteur" (Ar. *Gren.* 909) par P. Chantraine³) et reprise par J. Taillardat dans sa contribution au *Dictionnaire Etymologique*⁴). Le sobriquet *Φαινᾱξ* et l'adjectif dépréciatif *φένᾱξ* sont un seul et même mot, constitué sur *φαίνομαι* : il s'agit de l'homme du paraître et du faux-semblant. Cet adjectif dont la forme parlée a forcé les barrières de l'écrit est un témoin précieux.

J. Taillardat a invoqué à l'appui de cette interprétation le passage de *Lysistrata* 852: *ἀνήρ ἐκείνης, Παιονίδης Κινησίας, οὐ Κινησίας* évoque *κινέω obsceno sensu*⁵), et où *Παιονίδα*s doit jouer sur une homophonie de ses deux premières syllabes avec *πέος*. Le même jeu entre *πέος, Παιάν, Παιώνια* et *παιώνια χεῖρες* se trouve, tout-à-fait explicite, dans les v. 1213–1223 de la fin des *Acharniens*, justifiant pleinement cette interprétation de *Παιονίδης* par J. Taillardat.

§ 4. Mais, s'il en est ainsi, on peut prévoir à coup sûr que le verbe *παίειν* "frapper" sera lui aussi, et à plus forte raison, mis en écho à *πέος*. Et c'est bien ce que montrent deux passages de la *Paix* 868–874:

Serv. Ἡ παῖς λέλονται καὶ τὰ τῆς πυγῆς καλά·
ὁ πλακοῦς πέπεπται, σησαμῆ ξυμπλάττεται,

³) P. Chantraine, *Rev. Phil.* 37, 1963, p. 21 sq., approuvant par là une étymologie due à Prellwitz, comme le rappelle J. Taillardat, méconnue de Boisacq, et citée comme une "zögernde Vermutung" de P. Chantraine par H. Frisk.

⁴) *D.E.L.G.* p. 1186–1187.

⁵) J. Taillardat, *Les images d'Aristophane*, § 189.

καὶ τᾶλλ' ἀπαξάπαντα τοῦ πέους δὲ δεῖ.

Tryg. Ἴθι νῦν ἀποδῶμεν τήνδε τὴν Θεωρίαν
ἀνύσαντε τῇ Βουλῇ.

Serv. Τίς αὐτή; Τί φήσ;

Tryg. Αὐτὴ Θεωρία ἴσθι, ἣν ἡμεῖς ποτε
ἐπαίομεν Βραυρωνάδ' ὑποπεπωκότες,
σάφ' ἴσθι, κἀλήφθη γε μόλις.⁶⁾

Il s'agit de la plaisante Theôria dont les charmes vont être détaillés en termes très crus, avant une conclusion sur le gentil pancrace auquel elle se prêtera (896–898):

πλαγίαν καταβάλλειν, εἰς γόνατα κῦβδ' ἰσάναί,
καὶ παγκράτιόν γ' ὑπαλειψαμένοις νεανικῶς
παίειν, ὀρύττειν, πῶξ ὁμοῦ καὶ τῶ πέει.

Le rapprochement, qui suggère une identité sonore pratiquement complète entre *παίειν* et *πέει* prend ainsi l'aspect d'une cocasse *figura etymologica*.

§ 5. A ces indices nous en ajouterons un groupe qui se tire des jeux verbaux multiples présents dans un passage des *Cavaliers* (1284–86):

τὴν γὰρ αὐτοῦ γλῶτταν αἰσχροῖς ἡδοναῖς λυμαίνεται,
ἐν κασαυρείοισι λείχων τὴν ἀπόπτυστον δρόσον,
καὶ μολύνων τὴν ὑπήνην καὶ κνκῶν τὰς ἐσχάρας.

Le rappel que *ἐσχάρας* fournit à *αἰσχροῖς* est authentifié par la réponse sonore en réalité plus étendue que 1286 donne à 1284 *γλῶτταν αἰσχροῖς*: 1286 (*κν*)*κῶν τὰς ἐσχάρας* (avec interversions -o-t-a-n/ -o-n-t-a en contrepéterie).

Or, si l'on considère la place qu'occupent dans leurs vers respectifs ces deux séries sonores, l'une plutôt vers le début du vers et la seconde au contraire en finale, on constatera que cette disposition se prête à l'établissement d'un jeu en chiasme: à *λυμαίνεται* (1284) correspond *μολύνων τὴν* (1286) qui, outre l'identité du sens, en est à peu de chose près une contrepéterie; dans ce second couple, il devient alors clair que *τὴν* (1286) fait écho à *-ται* (1284). La rhétorique sonore de ces deux vers, qui souligne nettement les combinai-

⁶⁾ On notera dans ces huit vers l'étonnante fréquence de la consonne π (16 fois), et, bien plus significative encore du point de vue qui nous occupe, celle de la syllabe πε (4 fois, outre les trois *παι/πται*).

sons métaphoriques du passage, peut donc s'exprimer par le schéma suivant:

..... γλῶτταν αἰσχροῖς λυμαίνεται
 ... μολύνων τὴν (κν)κῶν τὰς ἔσχάρας

§ 6. En conclusion nous proposerons cette hypothèse, qu'un calembour isolé ne prouve rien, un à-peu-près, même assez vague, lui étant largement suffisant, mais que des exemples répétés, dès le V^{ème} siècle, de jeux d'équivalence entre *αι* et *ε* (éventuellement *η*): *παλεός* = *παλαιός*, *φένᾱξ* = *Φαίνᾱξ*, *πέος* ~ *Παιονίδης*, *πέει* ~ *παίειν*, *ἔσχάρα* ~ *αἰσχροά*, *τὴν* ~ *-ται*, constituent sinon une preuve, du moins un fort faisceau de présomptions pour une réduction de *αι* à *ε* (et *η*) en attique parlé, dès cette époque précoce.

Ἰστοτριβῆς (Aischylos, ‚Agamemnon‘ 1443)

Von HEINZ NEITZEL, Bonn

In dem epirrhematischen Amoibaion, in welchem sich Klytämestra mit dem Koryphaios über die Berechtigung ihrer Taten auseinandersetzt, bezeichnet die Königin am Ende einer Reihe von sechs Prädikationen (1440–1443) die Seherin Cassandra als *ναντίλων σελμάτων ἰστοτριβῆς*. Triklinios¹⁾ erklärte *ἰστοτριβῆς* als *ἡ περὶ τὸν ἰστὸν τῆς νεὼς συνοῦσα αὐτῶ*, leitete es also ab von *ἰστός* ‚Schiffsmast‘ und *τρίβειν* ‚sich aufhalten‘ (vgl. 1056). Da indessen schwer einzusehen ist, wie Cassandra sich gleichzeitig auf einer Ruderbank (*ναντίλων σελμάτων*) und am Mast des Schiffes (*περὶ τὸν ἰστὸν*) aufhalten soll, haben die meisten Interpreten diese Erklärung aufgegeben und die Konjektur von J. C. de Pauw (1745) *ἰστοτριβῆς* im Sinne von ‚die mit ihm auf des Schiffes Ruderbänken gelegen war‘ (Nägelsbach) bzw. ‚die auf dem Schiffe die Koje (!) mit ihm teilte‘ (Wilamowitz) übernommen²⁾. Diese Textänderung wurde schließlich von Fraenkel (III 682) mit der Begründung ver-

¹⁾ Vgl. Scholia in Aeschylum, Pars I, ed. O.L. Smith, Leipzig 1976, 201 (zu 1443 a).

²⁾ Vgl. Aeschylus' Agamemnon, hrg. von Nägelsbach/List, Erlangen 1863, 113; Wilamowitz, Griech. Tragödien II, Berlin 1919⁸, 104.